

Pour le plaisir du jeu
Chroniques de la vérité occulte

Élizabeth Plourde

Numéro 102 (1), 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26331ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Plourde, É. (2002). Compte rendu de [Pour le plaisir du jeu : *Chroniques de la vérité occulte*]. *Jeu*, (102), 38–41.

Pour le plaisir du jeu

La saison dernière, le Péricope et la metteuse en scène Marie Dumais ont fait preuve de flair en nous faisant découvrir les *Histoires minimales* de l'auteur aragonais Javier Tomeo, d'après le recueil de nouvelles du même nom¹. Cette année, le Péricope ouvre ses portes au Théâtre Sortie de Secours, qui s'aventure dans un registre beaucoup plus achevé avec les *Chroniques de la vérité occulte* de l'Espagnol Pere Calders, lui aussi hispanique et auteur de courtes nouvelles, publiées en 1955, et qui sont ici adaptées et mises en scène par Philippe Soldevila. Deux auteurs hispanophones, deux textes non dramatiques adaptés, une écriture fantastique partagée, mais un monde entre les deux productions... La saison passée, nous avons eu droit à une honnête tentative ; cette fois-ci, il s'agit d'une franche réussite !

Contrairement aux écrits de Tomeo, qui se présentaient pour ainsi dire déjà sous une forme dramatique, les nouvelles de Calders ont nécessité un certain travail de transposition, bien qu'elles se soient prêtées assez aisément à l'adaptation théâtrale. Il en est résulté un texte remarquable, d'une limpidité et d'une fraîcheur se prêtant bien aux visées ludiques du metteur en scène. Au dire de Soldevila, les *Chroniques de la vérité occulte* ne seraient ni plus ni moins qu'« une invitation à la liberté. Liberté de penser, de rêver, d'imaginer et d'inventer un monde où la poésie aurait son mot à dire². » L'auteur, par sa prise de parole fantaisiste, revendique le droit de se construire des châteaux en Espagne, ce qu'il fait avec une aisance enviable. Calders prend parfois plaisir à s'intégrer au sein de ses histoires, projetant sur scène ses propres fantasmes, ses rencontres les plus folles ; il se représente, ainsi que ses personnages, dans l'Ailleurs, un Ailleurs dont il est lui-même le créateur et qu'il s'emploie à explorer avec candeur. La plupart de ses histoires mettent en scène des êtres plutôt naïfs que la société n'a pas encore écorchés, des êtres encore vierges de toute cruauté dont l'ambition n'a d'attrait que lorsqu'elle tend vers la réalisation des rêves. Sans doute les textes de Calders ont-ils constitué un matériau dramaturgique de base riche dont Soldevila a su agréablement tirer parti.

Une esthétique de la boîte à surprises

Le spectacle, constitué de six nouvelles enchâssées les unes dans les autres, était construit suivant le principe de la poupée gigogne, c'est-à-dire que le premier épisode

Chroniques de la vérité occulte

TEXTE DE PERE CALDERS. TRADUCTION, ADAPTATION THÉÂTRALE ET MISE EN SCÈNE : PHILIPPE SOLDEVILA ; ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : HÉLÈNE ROBITAILLE ; DÉCOR : DENIS DENONCOURT ; ÉCLAIRAGES : CHRISTIAN FONTAINE ; COSTUMES ET ACCESSOIRES : MARIE-CLAUDE PELLETIER ; COMPOSITION MUSICALE : PIERRE POTVIN. AVEC HUGUES FRENETTE, JACQUES LAROCHE, PIERRE-FRANÇOIS LEGENDRE, ÉDITH PAQUET, PIERRE POTVIN, PHILIPPE SOLDEVILA ET CAROLINE STEPHENSON. PRODUCTION DU THÉÂTRE SORTIE DE SECOURS, PRÉSENTÉE AU PÉRICOPE DU 18 SEPTEMBRE AU 8 OCTOBRE 2001.

1. Voir le compte rendu d'Élizabeth Plourde, « Cirque grotesque », dans *Jeu* 98, 2000.1, p. 97-99. NDLR.

2. Mot des codirecteurs artistiques dans le programme du spectacle, 18 septembre 2001.

demeurait en suspens pour ne se dénouer qu'à la toute fin de la pièce, le second trouvait sa conclusion peu avant le premier, et ainsi de suite. Il devenait donc ardu de démêler chacune des histoires, celles-ci se croisant sans cesse, tant et si bien que l'on avait un peu de mal à restituer les protagonistes à leur récit respectif, partiellement en raison du petit nombre de comédiens se partageant une kyrielle de personnages qui, parfois, pouvaient être confondus. Cette impression de chevauchement soulevait des doutes quant à l'interaction entre les récits. S'agissait-il, comme on aurait pu le penser au départ, d'un collage de nouvelles indépendantes les unes des autres ? Devait-on plutôt les percevoir comme autant d'épisodes constitutifs, en définitive, d'une seule et même histoire ? À mon sens, le seul fait d'envisager la seconde hypothèse me semble une preuve indéniable de l'efficacité du travail d'adaptation.

En réalité, ce qui unissait les épisodes n'était pas tant de l'ordre de l'anecdote que de l'atmosphère régnant dans l'œuvre de Calders. Malgré l'apparente disparité des nouvelles, il existait bel et bien un principe unificateur qui, loin d'obscurcir la compréhension du spectacle, nous donnait à voir une pièce homogène dont la « colonne vertébrale » supportait parfaitement l'ensemble. La présence de Calders, joué par Soldevila lui-même, contribuait à assurer les transitions entre les tableaux, l'auteur prenant le public à témoin dans un esprit éminemment didactique, s'excusant d'emblée de son accent catalan approximatif, commentant l'action au fur et à mesure du déroulement de la représentation, allant jusqu'à conseiller aux spectateurs quelques lectures soporifiques pour contrer l'insomnie, dont un certain *Mein Kampf*... Le procédé de distanciation, un peu scolaire, n'est certes pas nouveau – pas plus que l'utilisation d'un prologue auquel on a donné une allure débonnaire ou que la glose



Chroniques de la vérité occulte de Pere Calders, mises en scène par Philippe Soldevila au PÉRISCOPE (Théâtre Sortie de Secours, 2001). Sur la photo : Hugues Frenette et Caroline Stephenson. Photo : Sophie Grenier.

intarissable et ponctuelle dont nous inondait l'auteur –, mais donnait le ton à la pièce. À l'instar de Marie Dumais, qui s'était improvisée maître de piste dans *Histoires minimales*, Soldevila s'est fait narrateur-interprète, ouvrant devant nous un livre d'histoires, presque une boîte à surprises, dans lequel il puisait les récits qui étaient représentés sur scène, et c'est avec grand intérêt que les spectateurs voyaient s'étaler devant eux un curieux monde peuplé d'olibrius et d'hurluberlus.

Jardin des délices et pleine lune d'été

Or, si l'univers d'*Histoires minimales* pouvait nous sembler sinistre, voire angoissant, celui des *Chroniques* invitait à une douce rêverie. Tout en courbes, en métaux scintillants et en toiles ondulantes, le dispositif scénique faisait l'objet de transformations à vue très fluides, de l'ouverture du rideau de scène, exécutée à l'horizontale comme pour un castelet, jusqu'au déplacement des panneaux latéraux sur roulettes par les comédiens. Ces panneaux entièrement blancs, montés sur une charpente tubulaire, parfois éclairés de rouge, de bleu, de vert, suffisaient à l'évocation d'images simples et touchantes, et permettaient aux spectateurs de prendre une part de responsabilité dans la construction d'une imagerie mentale mouvante. Sans être vraiment minimaliste, la scénographie épurée qui nous était donnée à voir suggérait plus qu'elle ne montrait. Du reste, les quelques éléments scéniques véritablement identifiables faisaient l'objet de stylisations diverses. Au centre de la scène était plantée une espèce d'arbre métallique constitué de plaques de tôles trouées et de fils de fer en guise de branches ; à l'image du reste du décor, c'est-à-dire amovible, transformable, mais très épuré malgré tout, l'arbre était converti tantôt en banc de jardin, tantôt en fusée spatiale. Les discrets éclairages de Christian Fontaine venaient l'irradier par moments, faisant scintiller chaque branche, rendant chaque « fruit » incandescent, lui donnant un aspect surnaturel. L'image qui demeure, bien après la représentation, est celle d'un vaste jardin bordé de buissons et de murs de pierre, éclairé par une pleine lune très brillante, un peu immatérielle, l'image d'une nuit propice aux débordements imaginaires où il n'est pas surprenant de recevoir la visite de l'homme de la Lune... L'espace était mis à profit de façon impeccable, à l'avant-scène comme à l'arrière-scène. C'est à peine si l'on percevait l'activité intense derrière les paravents, mais l'on se doutait bien de la formidable discipline que les comédiens avaient dû mettre en pratique pour arriver à synchroniser les innombrables entrées et sorties, sur scène et dans la salle, ainsi que les multiples changements de costumes, de rôles et de décors.

Mot d'ordre : spontanéité

Spontanéité est, à mon sens, le terme qui qualifierait le mieux ces *Chroniques de la vérité occulte*. C'est avec une grande vitalité que les comédiens se sont emparés du texte de Calders sous l'habile direction de Soldevila, qui a su orchestrer ses troupes avec brio. Maillon le plus faible du groupe, ce dernier aurait probablement eu avantage à être dirigé par un autre que lui-même ; s'il s'est probablement distribué le rôle le plus complexe et le plus difficile, le manque de retenue avec lequel il abordait son personnage d'auteur-commentateur l'empêchait d'en explorer toutes les dimensions, écartant ainsi une série de nuances intéressantes possibles. Peut-être aurait-il suffi de supprimer quelques-unes de ses interruptions, pas toujours à propos, ce qui aurait contribué à rendre les interventions plus efficaces et le procédé « pédagogique » plus percutant.

Soldevila s'est fait narrateur-interprète, ouvrant devant nous un livre d'histoires, presque une boîte à surprises, [...] un curieux monde peuplé d'olibrius et d'hurluberlus.

Placés sous le signe de la diversité, les numéros d'acteurs (les rôles les plus consistants étaient essentiellement masculins...) exigeaient de leurs interprètes des qualités très variées : Pierre-François Legendre, d'une superbe cocasse, incarnait un milliardaire humaniste au comique achevé ; Jacques Laroche, habituellement tendre et touchant, a su se montrer d'une ignominieuse fourberie en plaidant sa cause de meurtrier-victime ; Hugues Frenette, impeccable comme toujours, semblait aussi à l'aise dans son rôle d'ami de la famille que dans celui de valet moins irréprochable qu'on pourrait le croire... Si les numéros individuels s'avéraient très justes, ce sont les scènes de groupe qui m'apparaissent les plus figiolées et, surtout, les plus amusantes (je pense, entre autres, à l'épisode complètement loufoque du tribunal qui donne lieu à une bataille sanglante entre l'avocate de la couronne, le juge et l'avocat de la défense !). On sentait bien le glissement constant entre un jeu individualiste et un jeu d'ensemble, les comédiens maîtrisant bien les deux niveaux, en plus d'assumer en direct l'interprétation musicale, sous la direction de Pierre Potvin, maître des tambours et concepteur musical. L'univers sonore auquel nous avons eu droit s'inspirait à la fois du bruitage et de la mélodie lyrique. Les comédiens maniaient cymbales, violon et, magnifique trouvaille, de douces cloches musicales à main qui procuraient des sons feutrés très délicats. Un dialogue s'instaurait entre le texte et la musique, créant une ambiance superbement ludique d'une beauté authentique.

Les disciples de la vérité occulte

Décidément, Philippe Soldevila est talentueux. Ses mises en scène sont aussi intenses que sympathiques, aussi belles que fonctionnelles. En total contrôle de ses comédiens, il exploite à fond les talents particuliers de chacun, met à profit l'espace, tire parti au maximum de l'installation scénique, suggère, expérimente, bref il sait mener sa barque. Tout comme les *Histoires minimales* de Marie Dumais, les *Chroniques* de Soldevila font montre d'un indéniable parti pris en faveur d'une mise en scène non pas fragmentée mais homogène, qui prend appui sur une idée globale (le cirque chez Dumais, le livre de contes chez Soldevila) et donne sens aux choix dramatiques et scénographiques. Il en résulte, dans les deux cas, quoique de manière contrastée, une proposition dramaturgique forte. À la base, les deux univers sont absurdes, mais c'est cette dimension que les metteurs en scène ont traitée différemment : Dumais a accentué l'effet d'étrangeté de l'écriture de Tomeo, Soldevila a fait de cette étrangeté une norme. Les *Histoires minimales* laissaient au spectateur l'impression d'une froideur polaire, les *Chroniques de la vérité occulte* semblaient douces à l'oreille et agréables à l'œil. Deux visions, donc, aussi fascinantes l'une que l'autre, bien que de facture et d'intérêt dissemblables. J'ai été profondément touchée par ces *Chroniques* ; l'espace d'un moment, je me suis laissée prendre au jeu, ce qui ne m'était pas arrivé au théâtre depuis un bon moment. Ce spectacle mériterait d'être repris, de partir en tournée afin d'être vu par le plus grand nombre de spectateurs possible. Après tout, il faut savoir se montrer beau joueur : elle se doit d'être partagée, cette vérité occulte ! **J**